

L'HOMME
AU PERROQUET VERT

MYRIAM CHIROUSSE

L'HOMME
AU PERROQUET VERT

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03313-5

« Si vous ne faites pas face à votre ombre,
elle vous viendra sous forme de destin. »

Carl Gustav Jung,
Problèmes de l'âme moderne.

« Il n'est peines plus amères
que celles que l'on a voulues. »

Sophocle, *Œdipe Roi.*

I

Les corbeaux

Pendant tout l'automne, André s'était plaint de sa vieille paire de chaussures. Il faut dire que c'étaient d'immondes godasses qui bâillaient aux coutures, trouées par ses ongles durs et beaucoup trop serrées désormais, qui le faisaient marcher dans les rues du village comme un païen sur des braises ardentes. À force de l'entendre maudire ses croquenots, sa mère avait fini par aller voir monsieur le curé – celui-là même qui lisait maintenant son bréviaire en toussotant dans le froid matin. Par son entremise, et grâce aux œuvres des bonnes sœurs, elle avait pu lui offrir pour Noël les robustes souliers sur lesquels ses larmes s'écrasaient à présent comme les premières gouttes d'un orage.

Une paire de chaussures neuves.

Enfin, à dire vrai, une *presque* paire de chaussures *presque* neuves ; car c'étaient des brodequins de soldat, des bottes qui avaient fait la guerre et qui en étaient revenues, il faut croire, en meilleur état que leur précédent propriétaire. André s'était senti fier de les chausser : lui qui était trop jeune pour s'engager en 14, il allait frotter ses pieds au cuir modelé par un guerrier. Ou plutôt, par *deux* guerriers.

« La droite est plus petite que la gauche », avait-il dit, ôtant les brodequins et les plaçant devant son visage, talon contre talon, pour constater l'écart au niveau des pointes.

Ces nouilles de bonnes sœurs avaient noué ensemble deux souliers de pointures différentes. Dépitée, sa mère était retournée voir monsieur le curé, qui avait promis d'arranger la chose, mais le temps avait passé et personne n'avait rien arrangé. André avait fini par se dire que les autres brodequins n'existaient plus nulle part, que les chaussures, les jambes et les vies qu'elles avaient portées avaient été arrachées par un obus, broyées avec la chair des soldats, ensevelies à jamais dans la fange des batailles. Pour caler son pied, il avait entortillé un bout

de laine au fond de la chaussure trop grande, si bien que ce matin-là, tandis qu'il sanglotait sur la terre froide du cimetière, son pied gauche était un peu plus sec et plus chaud que le droit.

André cligna plusieurs fois des yeux pour dissiper la brume de ses larmes. Devant lui, un grand trou rectangulaire s'ouvrait profond dans la terre grasse. De l'autre côté de cet abîme, le curé lisait un psaume. La parole divine s'échappait de sa bouche en vapeur vite dissoute. Au rythme lent de sa diction, deux hommes munis de cordes descendaient le corps, enveloppé dans un vieux drap qui lui servait de linceul.

André renifla. Sa mère était partie si vite qu'il en était encore abasourdi. Malgré la toux caverneuse qui déchirait sa poitrine, elle avait refusé le docteur. « Je vais me reposer, j'irai mieux demain... » furent ses dernières paroles. Elle avait grailonné toute la nuit, faisant entendre à chaque expectoration des feulements tellement rauques qu'André, dans un demi-sommeil tourmenté de mauvais rêves, avait cru qu'une bête féroce rôdait dans la mesure. C'était peut-être le cas. À l'aube, il était sorti cueillir du cresson sauvage pour lui préparer une soupe.

À son retour, les doigts brûlants de sa cueillette dans le ruisseau glacé, il avait constaté l'étrange silence, puis le regard figé qui ne le voyait plus. Elle s'était éteinte comme une étoile, à l'heure où le merle entonne son chant d'amour.

Le corps rendit un bruit sourd en touchant le fond du trou. Le curé conclut sa lecture d'un « amen » monotone, repris en écho par deux bigotes du village qui chuchotèrent ensuite derrière leurs mains. Le fossoyeur et son employé, serrant leur béret, faisaient au moins semblant de prier.

Et personne d'autre.

Devant la tombe, André se tenait seul, sans famille – du moins sans famille vivante, car son père gisait déjà depuis des lustres au fond de ce même trou.

L'homme était mort quelques années avant la guerre, dévoré par la terre d'un autre champ de peine. Pauvre de naissance, un peu demeuré sinon vaguement crétin, Pierre Izard, dont le nom pâlisait sur la tombe, n'avait eu pour seul bien dans la vie que ses bras de forçat, son cou de taureau et son misérable dos à louer à la journée, que les fermiers des environs

employaient à tour de rôle aux travaux éreintants. André le revoyait le soir, recru de fatigue, écrasant sur le bois de la table ses lèvres violettes d'où s'exhalaient des relents de piquette. Un accident, avait-on dit. La charrue s'était coincée et, pendant qu'il tentait de dégager le soc, quelqu'un avait fait avancer le percheron. Trop petit à l'époque, André n'avait entendu qu'un récit sommaire, sans détails, de ceux qui n'engendrent pas de légende dans la mémoire des enfants, et sa mère n'en avait plus reparlé. À dire vrai, il n'avait guère pleuré cette masse vineuse qui lui faisait l'effet d'un inconnu vu en rêve. Sa mère non plus – du moins pas qu'il s'en souvienne, pas devant lui peut-être, pas qu'il en ait l'impression. Par ailleurs, il n'avait ni frère ni sœur.

Il n'avait pas non plus, à sa connaissance, de grands-parents, d'oncles ni de tantes, ni de bruyante clique de cousins. Son père venait de quelque part, dans les vastes plaines plus au nord ; il le soupçonnait issu de ce genre de famille que l'on préfère tenir loin de soi. Quant à sa mère, elle était un fruit tombé du ciel. Si elle taisait ses origines, ce n'était pas par honte,

mais parce qu'elle ignorait tout de l'arbre qui l'avait donnée. Le lieu de sa naissance lui était aussi mystérieux que le visage des êtres qui l'avaient conçue. Ils n'étaient que des noms tracés à l'encre grise sur les pages d'un registre.

De son enfance orpheline, elle avait parfois parlé à son fils, sans s'attarder, au retour fugace d'un souvenir. André en conservait cependant une poignée d'images mouvantes qui hantaient son esprit comme autant de moments vécus par lui en un temps reculé : les longs couloirs glacés où rôdaient de silencieuses robes grises, les barreaux grinçants des lits alignés du dortoir, les mouches impudiques qui voletaient dans les latrines de la cour, et ce jour cruel où son pain du petit déjeuner, une tranche rassie sur laquelle jaunissait une pointe de beurre rance, était tombé par terre et sœur Thérèse avait obligé à le ramasser et à le manger quand même, tout couvert des minuscules grains de sable semés sur les dalles du réfectoire par les souliers de ses camarades. La petite fille avait ingurgité l'immonde quignon en pleurant sous le regard sévère. Et puis, à l'âge de dix ans, cet

autre jour terrible où on l'avait menée chez les Jourdan – la fin de son enfance.

C'était en plein hiver, juste après les Rois. Dommage de partir ce jour-là, car les bonnes sœurs avaient coutume de distribuer à leurs pensionnaires les parts de galette invendues de la veille, encore un peu moelleuses. Sœur Marthe, qui l'accompagnait, lui avait dit pour consolation que, chez les Jourdan, elle aurait de la brioche toute l'année : ils étaient riches.

Elles avaient longtemps marché sur une route boueuse qui s'étirait à travers des champs poudrés de neige. Un vent glacé bousculait dans le ciel des nuages si épais que le soleil ne les perceait pas de son œil pâle. La petite fille qui deviendrait sa mère ne savait plus si c'était encore le matin ou déjà l'après-midi : la faim qui annonçait la mi-journée avait déserté son ventre noué. D'une main, sœur Marthe tenait sa maigre valise en carton ; de l'autre, comme si elle eût craint que l'enfant ne glissât hors de sa poigne pour courir à travers champs, elle serrait sa menotte frêle. Ça et là, au milieu des labours dentelés de blanc, des créatures noires et pointues fouillaient la terre. La fillette avait d'abord

cru à de gros rats, car elle en avait vu dans les dortoirs, et c'était tout ce qu'elle connaissait en ce temps-là des êtres repoussants. Mais les rats s'étaient tout à coup envolés. Pauline, c'était son nom, avait ralenti le pas pour les regarder tourbillonner dans le ciel, effrayée par leurs croassements – c'était comme si ces oiseaux noirs criaient leur toute-puissance, comme s'ils régnaient en maîtres sur les arbres dépouillés et les sillons enneigés, sur toute la morne campagne, et jusque sur la robuste religieuse qui tirait sa main pour la faire avancer. Un fiacre les avait dépassées dans une éclaboussure d'eau limoneuse. Elles l'avaient regardé s'éloigner, emporté par le trot de ses quatre chevaux, puis elles s'étaient enfoncées dans une forêt aux arbres nus, grisâtres, pleine de craquements cafardeux et d'odeurs stagnantes, un peu âcres, où se dressait le manoir des Jourdan.

Une griffe froide arracha André aux souvenirs de sa mère. Une main serrait la sienne, tandis qu'une joue rêche se pressait contre son visage.

« Qu'elle repose en paix », murmura une voix poisseuse à son oreille.

André acquiesça, les yeux fixés sur ses chaussures. Pourquoi fallait-il que la paix vienne au cœur quand la vie n'y était plus ?

Leurs condoléances exprimées, les deux bigotes s'éloignèrent en se tenant par le bras, suivies par le fossoyeur. Le curé, pour sa part, avait déjà disparu. Il ne restait plus là qu'un pauvre bougre qui jetait des pelletées de chaux vive dans le trou.

La gorge serrée, André leva la tête. Derrière le mur du cimetière, quelques arbres dressaient leurs branches enchevêtrées. Certaines, mortes, ne reverdiraient plus ; mais, sur d'autres, de fins bourgeons perçaient déjà, semblables à de minuscules dents rouges crevant la chair végétale.

Le ciel était nu, vide, d'une pâleur aveuglante.

André battit des paupières, les yeux cinglés par la lumière trop blanche de ce matin de mars.

L'employé du fossoyeur se mit à reboucher la tombe. Alors, pris d'un élan incompréhensible, André lui arracha la pelle des mains et, avec une vigueur inconnue, à croire qu'il venait de découvrir en lui un autre trou béant qu'il

lui fallait combler de toute urgence, il jeta des mottes de terre dans la fosse, des mottes et encore des mottes, sous les croassements grêles des corbeaux qui le raillaient depuis le ciel, où ils tournoyaient en maîtres.

II

Un œil vert et deux yeux noirs

À la sortie du cimetière, André s'arrêta.

Il se trouvait sur une hauteur à l'arrière du village. La vue portait loin, les morts jouissaient en définitive d'une meilleure perspective sur ce monde que les vivants. Son regard plana sur les toitures resserrées qui s'étaient étalées à ses pieds, puis sur les champs, sur la rivière bordée de peupliers blancs, le pont qu'il devinait à travers leurs branches. Sur l'autre rive, au flanc d'une colline boisée, il reconnut le manoir des Jourdan à ses ardoises qui miroitaient comme les écailles d'un brochet tapi entre des algues.

Au fond de la vallée, la rivière se perdait sous une brume légère qui luisait d'un éclat doré. André scruta l'échancrure chatoyante tel un amoureux timide plongeant par la pensée dans le sillon d'un décolleté. Qu'y avait-il au-delà,

que ses yeux ne voyaient pas ? Il n'était jamais allé plus loin que la première ville, à une trentaine de kilomètres, un dimanche de foire...

Un souvenir lui revint. Un jour, alors qu'il était enfant, un cirque avait fait halte au village. C'était avant la guerre, il y avait bien longtemps de cela. Ses roulottes colorées s'étaient arrêtées sur la place et un auguste saltimbanque vêtu d'une veste rouge à galons torsadés était entré au café, un oiseau vert sur l'épaule, pour demander le chemin de la ville. Comme le soir tombait, les forains avaient passé la nuit au village, sans dresser de chapiteau ni donner de représentation. Quelle attraction ce fut pourtant que d'épier leurs roulottes bâchées, à l'intérieur desquelles on entendait rugir, barrir et glapir de mystérieuses bêtes – sans parler de ce perroquet vert qui chantait des airs d'opéra et remerciait son public en italien. Le cirque avait levé le camp le lendemain matin, emportant avec lui ses jongleurs et ses animaux fabuleux. Le spectacle de ses merveilles n'était pas pour ce patelin : il partait l'offrir ailleurs, derrière la ligne dorée de l'horizon.

Dans un soupir, André se mit à marcher, le regard rivé sur ses brodequins dépareillés.

Qu'allait-il devenir à présent ? Les économies de sa mère ne tiendraient pas le mois, il n'aurait bientôt plus un sou vaillant. Peut-être qu'il aurait pu partir vers l'horizon lui aussi, jeter ses maigres affaires dans un drap, nouer son baluchon et suivre la route des nomades, chercher fortune au hasard, au gré des vents et de sa bonne étoile ? Mais une voix sombre au creux de son oreille lui chuchotait que cela n'y changerait rien, que son destin se résumerait encore à la même misère, qu'il errerait tel un gueux loqueteux, qu'il devrait travailler, mendier l'embauche, louer ses bras à la journée comme son abruti de vieux, et le peu qu'il gagnerait il le dépenserait aussitôt pour tenir jusqu'au lendemain, car le pain coûtait cher, les taverniers n'offraient pas crédit aux étrangers, il n'aurait que du brouet et des quignons rassis à manger, il coucherait dans la paille des granges avec pour seul lit douillet celui que ses rêves voudraient bien lui broder, il goûterait aux étreintes des rats, aux baisers des araignées, et il aurait à trente ans l'échine rompue par

l'effort – tout cela, bien sûr, s'il ne mourait pas bêtement, digne fils de son ivrogne de père. Le chemin de terre devint ruelle sous ses pieds et les façades des maisons se refermèrent autour de lui comme les mailles d'une nasse autour d'un alevin emporté par le courant. L'héritage ne jouait pas en sa faveur, c'était sûr, sa vie ne promettait rien de bon. La seule personne qui comptait pour lui venait de disparaître, avalée par la terre, et ce serait son tour un jour, au bout du compte. Mais que faire en attendant, que faire maintenant ? Partir ? Rester ?

Ainsi s'écoulaient ses pensées à mesure qu'il descendait la ruelle, maussade, assombri, voyant défiler dans son esprit l'infinie cohorte des crève-la-faim qui avaient erré sur cette terre pour tomber dans l'oubli des fosses communes, quand soudain...

« André ? »

... une voix appela son prénom.

Il s'arrêta net, regarda alentour.

Personne.

Tout n'était que façades, murs en pierres, portes closes, et des fenêtres comme autant de regards sur lesquels était tirée la paupière des

rideaux. Un fantôme l'avait-il appelé ? Il aurait juré une voix de femme. Était-ce *elle*, déjà, qui revenait lui parler ?

« Oh ! André ! »

Ah ça, il ne rêvait pas. L'appel était bien réel. Il provenait d'un mur coiffé d'aubépine qu'il était en train de longer. De l'autre côté, André le savait, se cachait un jardin. Il venait justement de dépasser une porte en bois qu'il avait parfois vue ouverte sur un carré de navets. Elle était fermée. Il s'en approcha avec curiosité. Entre les planches disjointes, un interstice laissait deviner une forme qui se mouvait derrière.

André colla son œil contre le bois et tressaillit.

Un bel œil vert était braqué sur lui – une prunelle de la couleur de la mousse qui tapisse les vallons humides, dont le regard scintillait comme l'eau vive.

Le cœur du jeune homme fit un bond, car il venait de reconnaître non seulement l'œil mais aussi la plume ardente du sourcil, l'aile douce du nez, le pli malicieux des lèvres qui s'étirait vers la colline duveteuse de la joue, sans l'atteindre jamais car la colline reculait peu à peu, remontant vers la tempe dans un fin sourire...